

plateau, ayant des vues sur nos tranchées, et dérobée, dans sa plus grande étendue, à notre propre vue.

La Mamelle Nord était tombée en notre pouvoir, et nous étions ainsi parvenus à border le Trapez sur trois faces. Les défenseurs allemands ne disposaient plus, pour leurs communications, que de quelques boyaux sur une largeur d'à peine 300 mètres. Néanmoins, ils se maintinrent dans leurs tranchées avec opiniâtreté.

Il fallut, pour les maîtriser, employer les moyens matériels les plus puissants. Ce fut d'abord l'explosion d'un fourneau de mine chargé de 22.000 kilos d'explosif qui, sur une longueur d'environ 80 mètres, fit disparaître la tranchée allemande. Puis nos canons de tranchée couvrirent de leurs projectiles les plus lourds l'enclave ennemie. En même temps, nuit et jour, les boyaux de communication étaient bombardés par l'artillerie et enfilés par des mitrailleuses placées sur la Mamelle Nord.

Au bout de quelques jours, la résistance allemande fléchit ; les pertes étaient trop lourdes. Sous le bombardement, les derniers survivants s'enfuirent, et quand nos troupes pénétrèrent dans l'ouvrage, le 8 octobre, ils y trouvèrent au milieu de cadavres déchetés, non enterrés, parmi lesquels ceux de quelques officiers, 43 blessés abandonnés par les leurs. Fusils et mitrailleuses jonchaient le chaos des tranchées détruites ; les abris-cavernes étaient comblés.

La défense du Trapez avait coûté à l'ennemi l'effectif d'au moins un bataillon, car nous y avons fait des prisonniers de trois régiments.

ENTRE TAHURE ET LE RAVIN DE LA GOUTTE

Plus au Nord, dans la région boisée et mouvementée qui s'étend entre Tahure et le ravin de la Goutte, la journée du 8 octobre a été également marquée par d'autres engagements heurtés.

Le 6, nous nous étions rendus maîtres des tranchées du bois de la Brosse-à-Dents, mais nous n'avions pu prendre deux petits fortins qui formaient, face au Sud, la défense avancée de ces tranchées. Les Allemands les avaient transformés en ouvrages fermés et garnis de mitrailleuses. Ils avaient, en même temps, creusé face à l'Ouest une nouvelle tranchée coupant le ravin de la Goutte.

Le 8, à l'aube, un coup de main fut tenté par quelques bataillons donnant l'assaut, les uns du Nord vers le Sud, les autres du Sud-Ouest vers le Nord-Est. Les ouvrages et les tranchées nouvelles tombèrent, et nos troupiers eurent la joie d'y trouver force cigares, boîtes de conserves et approvisionnements de toutes sortes. Dans un emplacement de batterie abandonné, on découvrit tout un lot de munitions de 105.

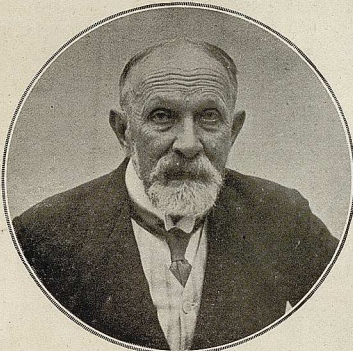
Au moment où notre attaque débouchait, un bataillon allemand s'appretait à faire la relève des tranchées. En quelques minutes, il fut pris sous le feu de notre artillerie. Des compagnies, les unes se dispersèrent en désordre et non sans pertes, les autres, prises dans le mouvement enveloppant exécuté par nos troupes, se rendirent, officiers en tête.

L'affaire fut très rapidement menée avec des pertes légères. Les troupes qui ont remporté ces succès et affirmé une fois de plus leur ascendant sur l'adversaire étaient au feu sans interruption depuis le 25 septembre.

UN POÈTE SUISSE AMI DE LA FRANCE

Le grand poète Carl Spitteler est « Suisse alémanique » selon sa propre parole. Il écrit en langue germanique et ses ouvrages étaient jusqu'en ces derniers mois très haut cotés en Allemagne. Il y eut depuis lors « un froid ».

Au début de la guerre, abusée justement par cette question de la langue et des affinités qu'elle créait, ce qu'on appelle la Suisse allemande manifestait plutôt des



Le poète Carl Spitteler. — Phot. J. Renand.

sympathies pour les empires du centre. Or, M. Carl Spitteler, sans souci de la défaveur que ne pouvait manquer de lui valoir outre-Rhin son attitude, éleva la voix avec un désintéressement, une noblesse magnifiques contre la brutale agression dont la Belgique était la première victime : dans une grande assemblée tenue à Zurich il s'éleva en termes éloquents et contre la violation de la neutralité belge et contre les atrocités qui l'ont accompagnée et suivie.

Le poète était la semaine dernière à Genève. Sa présence fournit à la Suisse romande l'occasion d'une impressionnante manifestation de sympathie et d'admiration. Un banquet fut organisé par la revue *Pages d'art*, auquel assista l'élite intellectuelle de la Suisse. Et la France, de tout son cœur, s'associa à cet hommage par ses voix les plus autorisées.

DEUX MORTS ILLUSTRES

Combien d'hommes fameux ou seulement notoires, dans le monde des arts, des lettres, de la politique, et aussi

dans le monde tout court, auxquels, en d'autres temps, les orateurs officiels eussent consacré d'éloquents panegyriques, les journaux de longues chroniques, ont disparu de la vie sans palmes, sans discours, depuis le commencement de cette rude guerre !

Pourtant, deux figures viennent de s'évanouir cette semaine qu'on ne peut laisser partir sans déroger à la règle du temps d'épreuves, — d'autant que l'une peut à bon droit compter parmi les plus nobles victimes de la stupide brutalité allemande : c'est M. Alfred Mézières que nous voulons dire.

Il succomba dans sa quatre-vingt-dixième année, et certes, ses destins étaient remplis. Mais il est tombé en terre envahie, sous le joug ennemi, et quel voile douloureux n'auront pas jeté sur les derniers jours, les derniers mois de cet ardent et sage patriote, les circonstances mêmes où il vit venir sa fin !

Atteint dans sa santé physique depuis quatre ans par une attaque de paralysie, mais demeuré étonnamment vigoureux d'esprit et d'âme, quelques semaines avant la guerre, M. Alfred Mézières — qui avait grandi à Metz — s'en était allé chercher dans sa Lorraine, à Rehon, le repos qu'il avait accoutumé de prendre chaque année aux champs. L'invasion l'y surprit. Dans cet homme éminent, membre de l'Académie française, collaborateur de marque et président du conseil d'administration du *Temp* — peu tendre à l'Allemagne et honoré de ses antipathies — président de l'Association des journalistes parisiens, ancien député demeuré sénateur lorrain, l'un des plus hauts représentants de la pensée française, l'ennemi vit comme un otage. En vain d'augustes influences intervinrent pour obtenir du Barbare qu'on le laissât regagner la patrie libre : une démarche du gouvernement espagnol, une autre du Saint-Père demeurèrent inefficaces.

Ainsi mourut dans l'oppression ce lettré amène, adoré d'innombrables amis, cet écrivain ferme et élégant, ce parfait journaliste, « ce grand homme de bien », comme le qualifie le *Temps* qui était sa maison et avec lequel il s'identifiait, — ce parfait Français.

Le même jour on apprenait, avec la mort de M. Alfred Mézières, celle de l'entomologiste J.-Henri Fabre.

Il a été souvent et longuement parlé ici de celui à qui Victor Hugo avait décerné le titre d'« Homère des insectes », et il serait superflu de lui consacrer une longue notice nécrologique.

En 1910, on le révélait à la foule : un groupe de littérateurs et de savants avait eu l'idée d'offrir à ce modeste, à ce quasi-inconnu, une plaquette commémorative qui perpétuât le souvenir de son œuvre. Deux ans plus tard, son quatre-vingt-dixième anniversaire fut célébré par une cérémonie à laquelle s'associa l'Institut, et le président de la République, à quelque temps de là, l'était allé visiter.

Il s'est éteint dans sa vieille maison provençale de Serignan, près de l'harmas, du champ où il avait poursuivi ses études et observé la libre vie de ses minuscules amis. Et le dernier acte de l'auteur des *Souvenirs entomologiques* que nous avons connu avait été une protestation contre la *Kultur* et ses procédés.



L'entomologiste Henri Fabre.
Phot. Gimpel.



M. Alfred Mézières.
Phot. Chéri-Rousseau.